Cahiers du MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe
Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants

51/4 | 2010
Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge d'argent

Villes libres et franchises urbaines dans l'historiographie russe du XIXe et du début du XXe siècle

Les références occidentales

Free towns and urban franchises in Russian historiography of the nineteenth and early twentieth centuries: Western references

Wladimir Berelowitch

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/monderusse/9211
DOI : 10.4000/monderusse.9211
ISSN : 1777-5388

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 25 novembre 2010
Pagination : 629-652
ISBN : 978-2-7132-2316-7
ISSN : 1252-6576

Référence électronique
Wladimir Berelowitch, « Villes libres et franchises urbaines dans l'historiographie russe du XIXe et du début du XXe siècle », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 20 décembre 2013, consulté le 04 septembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/monderusse/9211 ; DOI : https://doi.org/10.4000/monderusse.9211

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

Villes libres et franchises urbaines dans l'historiographie russe du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle

Les références occidentales

Free towns and urban franchises in Russian historiography of the nineteenth and early twentieth centuries: Western references

Wladimir Berelowitch

1 La ville fut en Russie la cible d'une politique spécifique de la monarchie à partir du tout début du XVIII^e^ siècle, avec, notamment, les premières réformes de Pierre I^er^ en 1699 et en 1718-1720, la construction de Saint-Pétersbourg à partir de 1703, puis les réformes de Catherine II (en 1775, 1782 et surtout 1785). Assez rapidement, les villes, anciennes et nouvelles, de l'Empire russe devinrent aussi des objets de réflexions et de représentations diffuses dans les élites. Ces représentations se nourrirent abondamment de comparaisons, explicites ou implicites, avec les villes de l'Europe occidentale, l'idée de la ville « régulière » (*reguljarnyj*) jouant ici un rôle de référence quasi obligée, tout au moins jusqu'au début du XIX^e^ siècle compris. Cependant, la politique réformatrice des monarques russes du XVIII^e^ siècle ne visait pas seulement l'urbanisme et l'architecture, qui furent des sujets permanents de leurs préoccupations depuis Pierre le Grand ; il s'agissait aussi de l'administration municipale, dont des modèles occidentaux inspirèrent largement Pierre et Catherine II, au point, dans ce dernier cas, d'être cités jusque dans la charte dite « des villes » de 1785. Par la suite, les réformes de l'administration municipale qui furent commencées en 1846, puis poursuivies jusqu'en 1870 et au-delà (1892, 1903) s'inspiraient aussi de modèles étrangers, notamment de l'exemple prussien.

2 Or ces transferts de modèles firent apparaître crûment aux yeux des élites russes les différences qui séparaient l'histoire urbaine russe de celle des pays occidentaux. En particulier, la référence, constante depuis le tsar réformateur, à des modèles occidentaux allait nécessairement conduire à tracer un parallèle entre l'histoire des villes russes et celle des villes européennes. Dans ce va-et-vient permanent, souvent explicite, et si

classique entre la Russie et l'Europe, la question des franchises municipales, bases présumées du développement urbain européen et de la liberté politique, allait occuper une place particulière.

3 Nous nous limiterons ici au domaine de l'historiographie russe, même si, comme on le verra, il serait artificiel de l'isoler des débats politiques qui entourèrent la question urbaine en Russie ou, de façon plus générale, des représentations des villes russes. Leur histoire, comparée à celles de l'Europe occidentale, n'occupe qu'une place assez modeste dans l'ensemble de la production historiographique, si on la compare à celle des institutions politiques, du monde rural ou de la culture. Et pourtant, la question de la liberté des villes, qui suscita tant d'œuvres fondamentales en Europe occidentale, ne fut pas ignorée en Russie, même si elle ne fut fréquemment évoquée que pour mieux souligner l'impossibilité de son application à la tradition russe.

4 Nous nous intéresserons ici à trois questions, telles qu'elles ont pu se dégager dans cette historiographie : 1) celle de la spécificité ou non des villes russes (en particulier des « cités du Nord » Novgorod et Pskov), comparées à celles de l'Europe occidentale et de l'Allemagne ; 2) celle, étroitement associée à la première, du transfert en Russie des modèles historiographiques occidentaux, et notamment de l'historiographie romantique et libérale française ; 3) celle des liens entre ces schémas historiographiques et l'évolution de la question urbaine en Russie jusqu'au début du XX^e^ siècle[2].

5 Pour résumer la production historiographique russe dans son ensemble, nous pourrions dire qu'une part importante en fut consacrée, en premier lieu, à l'histoire des « républiques » ou « cités libres » de Novgorod et de Pskov depuis les origines de ces villes jusqu'à leur annexion à la fin du XV^e^ siècle, histoire qui était rapportée à l'ensemble des villes de l'espace russe durant toute cette période et, en second lieu et dans une moindre part, à la politique urbaine des tsars et empereurs depuis la fin du XVII^e^ siècle. Nous pouvons mentionner également des ouvrages traitant globalement de l'histoire des villes russes dans la période moscovite[3], sans parler des études spécialement consacrées aux capitales ou à telle ou telle ville particulière, mais elles n'entrent dans aucune des problématiques que nous avons définies plus haut.

L'époque romantique : premières approches

6 Avant Karamzin, l'histoire urbaine, y compris celle de Novgorod, n'avait guère attiré les historiens russes. Même Tatiščev, dont on connaît l'intérêt pour les différents modes de gouvernement appliqués au cas russe, n'est guère disert sur l'histoire de Novgorod. Rappelons que, selon lui et conformément à une tradition historiographique fortement développée sous la dynastie des Romanov, la monarchie ou autocratie avait été le mode de gouvernement de la Russie depuis ses origines les plus lointaines. Dans son *Histoire*, il n'évoque le cas de Novgorod sous cet angle qu'à une reprise, caractérisant son cas comme un « gouvernement démocratique » (*demokratičeskoe pravitel'stvo*), mais sans approfondir cette question[4]. Karamzin fut le premier historiographe[5] à s'intéresser spécifiquement à l'histoire de Novgorod au point d'en faire un objet de réflexion : il caractérise la chute de cette cité comme un des plus grands événements de l'histoire de Russie[6]. Même si, dans sa description des origines de la Russie, il prend soin de bien marquer la prédisposition des Slaves à la monarchie, il retrace l'histoire de la « république » novgorodienne (il use également des termes *deržava narodnaja*, *respublika*, et aussi *demokratija*[7]) sous l'évidente influence de l'histoire ancienne, de Montesquieu et

de Hume. À propos de la bataille des Novgorodiens contre les Souzdaliens (1170), il écrit que les derniers combattaient pour l'honneur (on reconnaît ici l'un des « principes » selon Montesquieu), tandis que les premiers combattaient « pour leurs propres droits et le statut de leurs prédécesseurs[8] » (l'inspiration, ici, est aussi bien « ancienne » que « moderne »). Toujours selon lui, la chute de Novgorod est venue d'un affaiblissement de la vertu (encore Montesquieu et le souvenir de Rome ou d'Athènes), qu'il relie à la richesse croissante de la ville, de là l'affaiblissement militaire de Novgorod et les désordres croissants qui eurent raison de la cohésion de la cité : « la république est préservée par la vertu et elle tombe par défaut de vertu[9] ». Karamzin compare Novogorod à Athènes et à Sparte « dans la plus haute antiquité des peuples » et emploie à propos des Novgorodiens la formule *vox populi* (*glas naroda*)[10]. L'institution du *veče* avait été commune aux principales villes de la Rus' kiévienne, mais Novgorod la préserva, car elle était attachée à son ancienne liberté (*svoboda*)[11].

7 Karamzin est visiblement attiré par le cycle novgorodien parce qu'il lui permet de tracer des parallèles entre l'histoire de la Russie et l'histoire ancienne (universelle), ce qui constitue un des tout premiers objectifs de son ouvrage. Mais, non moins visiblement, son idéalisation du rôle de la monarchie russe ne lui permet guère de transformer ce cycle en une « voie » concurrentielle – défaite par Moscou – de l'histoire russe. Une partie de la génération suivante s'en chargea, encouragée, probablement, par ce puissant précédent : il s'agit des critiques romantiques « de gauche » de Karamzin[12]. À la suite de Radiščev, mentionné ci-dessus et dont ils devaient connaître le plaidoyer pour les libertés novgorodiennes, ils étaient presque tous des écrivains de belles-lettres, dont certains allaient devenir décembristes, comme par exemple Nikolaj Murav'ev. Nikolaj Polevoj fut le seul historien de cette mouvance. Son *Histoire du peuple russe*, publiée de 1829 à 1833[13] était clairement construite, le titre de l'ouvrage compris, comme une antithèse de *l'Histoire* de Karamzin. Il voyait l'histoire russe comme un long combat entre autocratie et liberté, conclu par la chute de Novgorod ; la montée de la monarchie centralisée marquait selon lui le déclin de la liberté, mais un déclin qui n'avait rien de prédestiné ni de spécifiquement russe : le même combat avait marqué le théâtre européen au Moyen Âge et la seule différence était qu'en Europe il avait connu un *happy end*.

8 Polevoj appuie son schéma sur des autorités qu'il a fraîchement découvertes au cours même de son travail d'écriture : il s'agit de François Guizot et, dans une moindre mesure, d'Augustin Thierry. De ce dernier, il retient le schéma « ethnique » des origines de la France et du tiers état, en traçant un parallèle entre l'Appel aux Varègues par les Slaves novgorodiens et l'invasion de la Gaule par les Francs. Mais c'est surtout Guizot qui fournit à Polevoj sa principale armature conceptuelle, grâce à ses conférences sur *l'Histoire de la civilisation en Europe*, données à Paris en 1828 et publiées l'année suivante, soit au moment même où Polevoj publiait le premier volume de sa propre *Histoire*. Polevoj fait référence à cet ouvrage de Guizot dès son second volume paru en 1830[14], il en traduit plusieurs passages dans le troisième[15] – procédé chez lui exceptionnel qui démontre l'enthousiasme d'un néophyte – et il y revient encore par la suite, à plusieurs reprises : il détient désormais une clé qui lui permettra, mieux que ne le fit Karamzin, d'établir un parallèle complet entre histoire universelle et celle de la Russie.

9 Rappelons que, selon Guizot, ainsi qu'il l'expose dans sa 7e conférence, les franchises urbaines furent gagnées par les cités médiévales au terme d'une rude et parfois sanglante lutte de classes opposant le tiers état naissant aux classes privilégiées, et que ces

franchises furent à l'origine de la liberté politique moderne, portée par ce même tiers état et appelée à se répandre en Europe à la faveur des révolutions anglaise et française.

10 Chez Polevoj, la place des communes médiévales occidentales est tenue par Novgorod : « L'histoire de Novgorod est la répétition de l'histoire des communes dans les autres pays européens ». « Novgorod n'exigeait rien d'autre que la liberté (*svoboda*) ». Ou encore : « On ne peut que s'étonner de la similitude entre cette histoire [celle de Novgorod] et celle des villes libres d'Italie, de France et d'Allemagne. Il n'y eut pas ici d'imitation, mais des circonstances identiques ont produit des conséquences identiques. Non moins étonnantes sont les similitudes entre les droits et les privilèges de Novgorod et les droits et privilèges des villes libres d'Italie et de France. » Mais « l'esprit libre des Novgorodiens » ne put franchir les murs de la cité. Novgorod et Pskov restèrent seules, elles ne purent fonder des unions urbaines du type de la Hanse, elles étaient trop faibles pour résister à « la passion brutale de l'amour du pouvoir » (il s'agit évidemment de Moscou, donc de l'autocratie) de sorte que l'histoire russe, au lieu de suivre le cours européen comme l'y conduisait tout droit l'évolution de Novgorod, s'engagea dans la voie asiatique[16].

11 Dans l'ensemble, les historiens de la Russie ne suivirent pas le modèle de Polevoj, sans, toutefois, que son schéma ait été soumis à une critique explicite. Comme on le verra, l'adoption d'une vision hégélienne de l'histoire les poussait dans une autre direction. Toutefois, l'historiographie russe fut marquée dès cette époque par les deux traits que voici. D'une part, elle fut profondément influencée par la lecture des historiens romantiques français, au point que cette présence ne fut pas annihilée par la découverte de la philosophie hégélienne de l'histoire et ainsi, même lorsque les schémas historiques de Thierry et Guizot n'étaient pas repris par les Russes, ces auteurs firent désormais partie d'une culture historique largement partagée[17]. Et d'autre part, les franchises novgorodiennes, l'institution du *veče* et l'annexion de Novgorod par Moscou firent partie désormais des questions problématiques dans l'histoire russe. Mihail Pogodin, qui appartint à la même génération que Polevoj, peut servir d'exemple illustrant ces deux constats. En 1831, il compare Guizot à une lampe qui permettait d'illuminer n'importe quelle histoire[18]. Dans sa brève histoire russe ainsi que dans d'autres travaux, il accorde, mais sans trop s'y attarder, une place à l'histoire de Novgorod, en posant la question des relations entre le prince et le *veče*, dont l'institution était commune aux villes russes car elle était conforme à l'esprit national, mais qui gagna son indépendance à Novgorod avec l'affaiblissement du pouvoir princier[19]. Cette problématique – l'exceptionnalité ou non de Novgorod – allait demeurer présente dans l'ensemble de l'historiographie russe. Autre exemple, puisé cette fois du côté des historiens de l'Europe : Timofej Granovskij, dont les conférences, publiques ou non, exercèrent une forte influence sur ses contemporains. Granovskij traitait de l'histoire de l'Europe médiévale et moderne. Outre la question de la féodalité, qui, selon lui, constituait un des traits majeurs qui distinguait l'histoire de l'Europe de celle de la Russie, il s'intéressa également aux villes médiévales, à laquelle il consacra, notamment, sa 27e conférence au début de l'année 1849[20], autrement dit au lendemain de la révolution de 1848, circonstance qui a pu jouer son rôle. Ses lectures étaient bien plus riches que celles de Polevoj, non seulement parce qu'il écrivait à une époque plus tardive, où nombre de ces ouvrages furent publiés, mais aussi parce qu'il maîtrisait parfaitement l'historiographie allemande. On trouve, parmi ses références, d'une part, le même ouvrage de Guizot et les *Lettres sur l'Histoire de France* de Thierry[21] (qu'il préférait, du reste, à Guizot[22]), et d'autre part Karl Dietrich Hüllmann[23], ainsi que Karl Hegel[24]. On peut y ajouter Savigny, dont il exposa la théorie sur les origines

romaines des communes médiévales[25], Cesare Balbo[26] (avec, à l'inverse, sa théorie sur les origines germaniques des communes lombardiennes), Karl Friedrich Eichhorn[27] (chez lequel il trouva l'idée d'une continuité entre l'Empire romain et les communes germaniques), Wilhelm Eduard Wilda (sur les origines germaniques des guildes marchandes)[28]. Il ne citait pas, du moins à en croire ces notes, l'*Histoire des Républiques italiennes au Moyen Âge* de Sismondi[29], mais il est probable qu'il en ait eu connaissance, étant donné la notoriété de cet ouvrage et ce que nous savons de la très vaste culture historique, y compris dans ses développements contemporains, de Granovskij.

12 Granovskij esquissait une synthèse de toutes ces théories concernant les origines romaines ou barbares) des cités médiévales européennes, mais il était surtout attiré, à l'évidence, par l'histoire des franchises urbaines : en cela il suivait clairement les traces de Thierry et Guizot en traçant une continuité entre les villes du Moyen Âge et le tiers état moderne. Jusqu'au XV^e^ siècle, les bourgeoisies des différentes cités n'avaient pas tissé de liens entre elles, la liberté qu'elles avaient gagnée était uniquement collective et non individuelle (comme celle de l'aristocratie), de sorte qu'elles n'avaient pas encore la conscience d'appartenir à un tiers état, qui émergea peu à peu au cours des Temps modernes[30]. Dans cette conférence, Granovskij n'évoque jamais l'histoire russe, sans doute par scrupule professionnel, peut-être aussi pour des raisons de censure, car nous étions alors en 1849. Mais, sciemment ou non, si l'on en croit la transcription de son cours, il se livra à une sorte de lapsus qui mérite d'être mentionné. À la fin de sa conférence, il parla du clocher (*kolokol'nja*) présent dans chaque commune et dont on usait en cas de danger. Et d'évoquer les beffrois de Flandre et leurs tocsins qu'il présenta, en russe, comme des cloches de *veče* (*večevye kolokola*[31]), allusion évidente à la république de Novgorod où, selon la tradition, Ivan III avait fait « couper la langue » (la voix du peuple) à la cloche. Granovskij fut donc, à notre connaissance, le premier à appliquer le terme de *veče* aux communautés urbaines occidentales[32].

13 Les historiens des années trente furent ainsi les conducteurs, en Russie, des problématiques et controverses européennes en puisant, principalement, dans l'historiographie romantique française, mais aussi allemande et italienne, jetant les bases d'une synthèse, explicable et compréhensible étant donné l'éloignement russe et qui allait connaître une vraie fortune par la suite. Si Karamzin avait anobli l'histoire des villes russes en les rapprochant de l'Antiquité dans un exercice purement comparatif, les historiens libéraux tournaient leurs projecteurs vers le Moyen Âge européen et donc vers l'Europe moderne : dès lors, le parallèle russo-européen appliqué aux villes ne relevait plus seulement d'une spéculation arbitraire, il prenait l'allure d'une question majeure et structurelle de l'histoire russe.

Des années 1840 aux années 1870 : nationalistes, hégéliens, populistes

14 Cette question connut de nouveaux développements à partir des années quarante. Du côté nationaliste officiel, Nikolaj Ustrjalov l'ignora dans le cours d'histoire russe qu'il donna à l'université de Saint-Pétersbourg[33], se contentant de mentionner brièvement la chute de Novgorod, sans doute à la suite de Karamzin, comme la « soumission de tout un peuple » (*usmirenie celogo naroda*) prêt à mourir pour défendre ses libertés (*l'goty*) qui lui auraient été accordées par Jaroslav le Sage, et refusant tout parallèle avec le monde occidental[34]. Sans qu'on puisse parler à ce propos d'un point de vue « officiel », on

retrouve cette minimisation de l'histoire de Novgorod dans le manuel, lui aussi très appuyé par le ministère de l'Éducation nationale, d'Ivan Kajdanov qui ne mentionne pratiquement pas les franchises novgorodiennes[35]. Pogodin, on l'a vu, défendait un point de vue plus original puisqu'il ramenait l'histoire de Novgorod dans le cours général de l'histoire russe : l'institution du *veče*, selon lui, une assemblée de guerriers, avait été partagée par Kiev. Ces villes toujours selon lui, avaient été des créations princières et par conséquent différaient complètement de leurs homologues européennes[36].

15 Dans le camp hégélien, nous trouvons des analyses similaires, mais à partir d'un éclairage théorique différent. Sergej Solov'ev, qui portait Guizot aux nues et avait totalement assimilé sa vision de l'histoire des villes européennes[37], avait consacré sa thèse de maîtrise aux relations entre Novgorod et les princes[38] dans laquelle il s'était appuyé sur une problématique déjà esquissée par Gustav von Ewers à l'université de Dorpat. Plus tard, Solov'ev la développa dans son *Histoire*, dont il donna un résumé particulièrement clair dans son manuel *Učebnaja kniga russkoj istorii*, publié en 1859-1860 : les institutions novgorodiennes (le *veče*) étaient communes à l'ensemble des villes russes de la Rus' prémongole ; elles étaient donc propres, selon le schéma soloviévien, au stade clanique (*rodovoj byt*) et communautaire (*obščinnyj byt*), et purent se développer particulièrement dans la Russie de l'Ouest et du Nord-Ouest, où le commerce fut plus actif, profitant de l'affaiblissement du pouvoir princier. Mais ces institutions n'avaient rien à voir avec l'histoire des cités occidentales qui fut celle d'une structuration croissante. Les villes russes étaient des modèles de communautés primitives slaves : « Les habitants de Rostov, aussi bien que ceux des villes russes anciennes, Kiev, Novgorod, Polock, Smolensk, se réunissaient dans les cas importants au son de la cloche dans leurs conseils ou *veča*, pour régler leurs affaires[39] ». Avec l'affaiblissement du stade clanique et la montée des « villes nouvelles » dans la Russie du Nord-Est, elles tombèrent (Novgorod qui avait fini par devenir un gouvernement aristocratique) ou bien furent coiffées d'institutions étrangères (le droit de Magdebourg à Polock, Kiev et Smolensk) ; la monarchie russe mit fin au communautarisme primitif. Même chose chez Kavelin, chez lequel le schéma hégélien apparaît encore plus nettement : « les droits municipaux [des villes russes] n'étaient pas des droits, mais des coutumes qui n'avaient même pas de caractère juridique, car ces droits n'avaient jamais été conscients (*soznany*) ou assimilés (*osvoeny*)[40]. »

16 Boris Čičerin, qu'on rapproche souvent, et à juste titre, des deux auteurs précédents en raison de son hégélianisme, mais sans qu'il faille voir ces trois historiens comme les membres d'une prétendue « école étatique » (*Gosudarstvennaja škola*) suivit en gros le même schéma qu'il développa dans sa thèse de doctorat intitulée *Les institutions régionales dans la Russie du XVII^e siècle*. Il y décrit les franchises (*voln'ost'*) novgorodiennes sur un mode plutôt négatif : les Novgorodiens ignoraient la citoyenneté, l'État se chargeant de mettre fin aux « petites unions » (*melkie sojuzy*), ce qui constituait naturellement un progrès[41].

17 Mais dans un autre ouvrage plus tardif, cette fois consacré à l'histoire de la représentation nationale et publié en pleines « Grandes Réformes » d'Alexandre II, Čičerin commence par bien marquer l'importance des villes libres dans l'histoire occidentale, puis revient vers l'histoire russe qui, selon lui, ignora l'organisation communale à l'exception de Novgorod et de Pskov. Et il conclut :

> Les principes du droit et de la liberté politique n'étaient pas étrangers à la société russe ; ils y étaient présents depuis toujours comme dans toutes les autres villes européennes. Mais par suite de la faiblesse interne et du manque de liens entre les

> forces sociales, ces principes purent produire des phénomènes isolés, mais furent incapables d'occuper une place dans l'ensemble de l'organisme de l'État. Novgorod et Pskov restèrent solitaires au milieu du pays russe, leur mouvement interne ne trouvait aucun écho en dehors de leurs territoires. Tandis qu'en Occident qui avait toujours été parsemé de communes libres, les cités fondent des unions entre elles, elles conquièrent leurs droits [...].

18 Si la lutte de Novgorod fut exactement de même nature, ce fut un « combat solitaire d'une commune souveraine contre un pouvoir monarchique de plus en plus fort. » Et Čičerin de s'étonner de ce « phénomène stupéfiant » : l'histoire de Novgorod, si instructive et si proche des évolutions occidentales, « est passée dans l'histoire russe sans laisser aucune trace, sans laisser derrière elle ni traditions orales, ni forces sociales, ni de quelconques institutions dans l'État[42]. » Čičerin s'écarte ici des causes rationnelles et donne pour un bref instant libre cours aux réflexions amères d'un occidentaliste, atterré par l'éloignement de la Russie par rapport aux centres de la civilisation occidentale.

19 Évolution remarquable ! Confronté à de nouvelles réalités russes, Čičerin s'écarte de son schéma initial, revient à une vision très proche de Polevoj, et s'appuie probablement sur une même lecture de Guizot qu'il admire par ailleurs[43] : le *veče* novgorodien n'est plus à ses yeux une communauté primitive et s'inscrit dans la même évolution que les villes occidentales. L'hégélien cède le pas au libéral.

20 Le cas de Čičerin n'était pas isolé. À partir de la fin des années cinquante, l'histoire des villes russes devient l'objet d'une réflexion croissante et se laisse pénétrer par des idées d'inspiration libérale. La référence aux villes occidentales est fréquemment présente, explicitement ou sous une forme à peine voilée dans ces écrits. Les auteurs cités sont le plus souvent Sismondi, Eichhorn, Karl Hegel (déjà mentionnés), auxquels il faut ajouter, désormais, Georg Ludwig von Maurer[44]. Mais si l'historiographie allemande représente une référence obligée dans toutes les productions savantes, le schéma théorique des libéraux français Thierry et surtout Guizot semble avoir plus fortement pesé sur la comparaison russo-occidentale. Coïncidence ou non, c'est l'époque où Guizot est traduit en russe[45]. Il est intéressant de noter que la traduction de certains termes rapproche le texte de Guizot des réalités historiques russes. Par exemple, dans la septième leçon de son *Histoire de la civilisation en Europe*, Guizot évoque les « franchises », « arrachées » par les bourgeois aux seigneurs. Dans la traduction russe de 1860, le terme « franchise » est rendu par *vol'nost'*, dont on a vu l'usage à propos de l'histoire de Novgorod et qui renvoie aussi aux privilèges des cosaques du XV^e^ au XVIII^e^ siècle[46].

21 Assez curieusement, ces publications ne suscitèrent guère de commentaires développés[47]. Par contre il est hors de doute que les historiens russes se mirent de plus en plus à lire Guizot. Un seul exemple : dans une note inédite de son vivant, écrite en 1872, Ključevskij mentionne Guizot et Thierry comme de grands historiens[48]. Selon le témoignage de l'historien Vipper, le maître aurait aussi mentionné l'abolition du servage et l'*Histoire de la civilisation en Europe* comme les deux sources qui déterminèrent son orientation vers l'histoire sociale[49]. Le cas russe a ainsi ceci d'original que, découvert pratiquement à l'époque même où il avait été publié en France, Guizot connut en Russie, en tant qu'historien, une sorte de « redémarrage » au début du règne d'Alexandre II, jusqu'à un apogée au tournant du siècle, alors même qu'il allait devenir de moins en moins actuel et lu en Europe.

22 Dans l'historiographie des années 1860-1870, l'histoire de Novgorod fait question et paraît souvent centrale dans la comparaison entre les villes russes et les villes occidentales, la cité du Nord étant considérée soit comme le pendant russe de celles-ci,

soit comme une réalité spécifiquement russe ; ou encore, sur un autre plan d'analyse, soit comme un cas particulier sans lendemain, soit, au contraire, comme une « ligne » forte de l'histoire russe. Il est probable que l'actualité politique ait joué un rôle dans ces constructions, au moins comme un stimulant des recherches. Par exemple, pour Platon Pavlov, qui enseigna à l'université de Kiev, puis à Saint-Pétersbourg, et qui exposa ses idées dans un article consacré au millénaire de la Russie[50], l'histoire russe appartenait totalement à l'histoire de l'Europe, comme le démontrait le passé de ses villes. Le principe de la fédération des unions rurales et urbaines (*udel'no-večevye sojuzy*) détermina le cours principal de l'histoire russe et fut le principe même de sa tradition étatique dans la période pré-mongole et jusqu'au règne d'Ivan III ; Novgorod et Pskov restèrent d'éclatants témoins de ce passé. Et c'est au cours de la période moscovite, mais surtout avec la centralisation de Pierre le Grand que cette tradition fut irrémédiablement éradiquée. Il est difficile de ne pas entrevoir, derrière cette vision globale, les linéaments des projets politiques des années 1860, entre les *zemstva*, les municipalités et l'idée d'une représentation nationale « fédérative ».

23 Autre exemple, plus connu et plus important, certains travaux de Kostomarov, qui inspira probablement Pavlov et qui consacra à l'histoire de Novgorod, dans cette ville même, une conférence publique en 1861, puis un livre entier en 1863[51] sur la base de ses cours à Saint-Pétersbourg qui, selon plusieurs témoignages, étaient très populaires[52]. Il y oppose fortement la Russie monarchique (*edinoderžavnaja* ou *samovlastnaja*) à celle des *udely* et des *veča*. Contrairement à Solov'ev et à Kavelin, l'historien populiste refuse de voir un progrès dans le triomphe de la première Russie. À l'instar de Karamzin, il attribue beaucoup d'importance à la bataille de 1170, compare la « liberté civique » (*graždanskaja svoboda*, mais il utilise aussi le terme de *vol'nost'*) de Novgorod à la Grande Charte anglaise, la définit comme un « triomphe du principe électif » (*vybornoe načalo*) et décrit de façon circonstanciée l'écrasement sanglant de la république novgorodienne[53]. Kostomarov, dont les sympathies, comme on s'en doute, vont du côté des traditions de liberté, sous-tend son schéma par une interprétation ethnique : les populations de Novgorod et de Kiev avaient une histoire commune (il n'est pas interdit de rappeler les origines ukrainiennes de Kostomarov à propos de cette insistance), de sorte qu'ils formaient en fait une même ethnie (*narodnost'*) qui fut vaincue dans la cité libre par une autre ethnie, celle des Russes du Nord-Est. Et c'est ainsi que l'historien explique l'amnésie qui entoure désormais la république de Novogorod : le souverain « moscovite » Ivan III effaça le peuple du Nord de la surface de la terre (par le massacre et la déportation systématique) et repeupla la ville de ses serviteurs, de sorte que toute mémoire de « l'antique indépendance régionale et de la liberté » fut elle aussi effacée.

24 Dans le cas présent, l'idée romantique du peuple, présente dans l'historiographie dès Karamzin, se transforme en conception populiste et ethnique, selon laquelle le principe du *veče* était inscrit dans les origines du « peuple » kiévien, et qui évite toute référence à la tradition occidentale : bien au contraire, Kostomarov utilise et invente des termes russes, y compris *narodopravstvo* et sa variante *narodoupravlenie* pour signifier la république[54].

25 À la même époque, nous trouvons une vision historique similaire, encore plus affirmée, chez l'universitaire populiste Afanasij Ščapov. Dans un article publié dans *Vek* en décembre (n° 12) 1862, Ščapov affirme que le trait distinctif de l'histoire russe a été le développement libre et communautaire de son peuple, de sorte que le *veče* fut une institution naturelle et partagée par la nation tout entière : libre (*svobodno*) fut la vie du

peuple libre (*vol'nyj*), libre fut aussi le *veče*. En fait, il n'était que la réplique urbaine du *mir* et Ščapov le baptise *gorodskoj mirskoj shod* (assemblée du mir urbain), formule qui combine intimement les deux formes avec plus de bonheur, sinon de rigueur historique, que ne l'avaient fait Pavlov et Kostomarov dans leur alliage entre *udel* et *veče*[55]. Ces principes démocratiques fondamentaux avaient été étranglés par l'autocratie. Les réformes de Pierre le Grand et de Catherine II étaient bureaucratiques et par conséquent étaient tout aussi hostiles à la vie libre et puissante (*bogatyrskaja*) de Novgorod que l'avaient été Ivan III et Ivan IV. En conclusion, Ščapov réclamait l'extension des droits municipaux en Russie[56].

26 Le camp slavophile fait preuve sur le *veče* de la même discrétion que nous avons observée chez Pogodin : cette institution peut paraître intéressante pour autant qu'elle procède de l'esprit communautaire, supposé constitutif des nations slaves, mais à condition de la cantonner dans un stade quasi primitif, le cas de Novogorod restant exceptionnel. Ivan Beljaev[57] est même persuadé que le *veče* fut une particularité novgorodienne, étrangère à l'histoire russe.

27 Telle était la tendance générale des historiens de l'époque : Novgorod était une exception dans l'histoire russe, qui s'expliquait par certains circonstances particulières, à savoir sa position géographique relativement isolée de la Souzdalie, le joug mongol en Russie, le commerce novgorodien avec les Occidentaux, sa position d'intermédiaire entre eux et le commerce russe et asiatique. Cette position, héritée de Solov'ev, était déclinée, avec des nuances, dans la plupart des écrits historiques. L'historien du droit Vasilij Sergeevič était convaincu que le *veče* était la norme en Russie jusqu'au XIII^e^ siècle, mais que cette institution était condamnée à disparaître sans laisser de trace, d'une part en raison du renforcement du pouvoir princier et d'autre part parce qu'elle était liée à une « liberté individuelle illimitée », propre aux communautés primitives slaves, qu'il rapproche de celles des Germains[58].

28 L'influent Bestužev-Rjumin refusait dans son *Histoire russe* de voir dans le *veče* novgorodien une institution qui aurait pu être viable dans les autres villes russes ; elle s'expliquait par la géographie et ne put fonctionner qu'au cours d'une période particulière (au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle)[59]. Dix ans plus tard, Ključevskij reprit de son maître Solov'ev la division entre villes anciennes (avec *veče*) et les villes « nouvelles » du Nord-Est (sans *veče*), tout en attribuant à Novgorod le caractère, exceptionnel en Russie, d'un gouvernement aristocratique[60].

Le tournant du siècle

29 Depuis les années 1870, l'histoire de Novgorod passa peu à peu au second plan, tout en restant présente, bien entendu, dans les différents cours d'histoire russe délivrés par les professeurs des universités que nous pouvons connaître sous forme imprimée ou lithographiée. Il serait fastidieux de les examiner en détail, car nous y retrouvons pour l'essentiel les conceptions exposées plus haut. La comparaison entre Novgorod et les villes occidentales y est souvent banalisée. Par exemple, l'historien Aleksandr Tračevskij qui avait été professeur à l'université d'Odessa, écrit dans son manuel que Novgorod n'aurait pu résister à Ivan III, même si elle avait été Carthage ou Venise[61]… Cette histoire fut enrichie, toutefois, sur deux plans. D'une part, avec la montée de l'histoire économique et sociale, des discussions portèrent sur le caractère marchand de la cité, tant dans son rôle économique que dans sa composition sociale, qu'on invoquait

traditionnellement pour expliquer son exceptionnalité[62]. D'autre part, Aleksandr Presnjakov renouvela la problématique des rapports entre le prince et le *veče* en l'incluant, sous forme beaucoup plus nuancée qu'on ne le faisait précédemment, dans le cadre général de l'évolution du pouvoir princier au XII^e^ et au XIII^e^ siècles[63].

30 En marge de ce relatif désintérêt pour Novgorod, l'histoire des villes russes connut un regain d'intérêt. En effet, les problèmes soulevés par la réforme municipale de 1870 incitèrent certains historiens à se tourner vers la préhistoire de ces réformes depuis Pierre le Grand. Les toutes premières datent même des années cinquante et soixante, sans doute par suite des nouveaux statuts de Saint-Pétersbourg et de Moscou[64]. Toutes deux étaient de type apologétique. Mais les principaux travaux consacrés à l'histoire des villes, considérées sous l'angle de leur administration et de leurs institutions, commencèrent dans les années 1870 et se prolongèrent jusqu'à la Grande Guerre. Ils furent, surtout, l'œuvre de deux auteurs. Le premier, Ivan Ditjatin, était professeur à l'École de droit Demidov à Jaroslavl' et était davantage juriste qu'historien. Sa thèse, dont le titre était *Les villes de Russie au XVIII^e^ siècle*[65], était consacrée aux réformes municipales de cette période, vues sous un angle presque exclusivement législatif. Son deuxième ouvrage retraçait l'histoire des réformes du XIX^e^ siècle avant celle de 1870[66]. Le second historien, beaucoup plus connu, Aleksandr Kizevetter, faisait partie de la dernière génération d'historiens de l'ancien régime russe. Formé à l'université de Moscou à l'école de Ključevskij, il y enseigna l'histoire russe après avoir soutenu successivement sa thèse de maîtrise, consacrée aux communautés urbaines russes entre les réformes de Pierre le Grand et celles de Catherine II[67] et sa thèse de doctorat, qui était une analyse minutieuse des sources étrangères et russes de la réforme de Catherine II[68]. Outre ces deux œuvres maîtresses, il écrivit aussi, et notamment, un opuscule de caractère général qui retraçait l'évolution du *serf-government* en Russie des origines au XIX^e^ siècle. Comme cela arrive souvent, il « se laissa aller » davantage dans cet opuscule de vulgarisation, en y exposant ses idées plus clairement et franchement que dans ses œuvres savantes[69]. Et nous pouvons ajouter à ces deux auteurs majeurs, quelques autres travaux : ainsi Sergeevič, déjà cité, publia des instructions (*nakazy*) des villes à la Grande commission législative de Catherine II, les faisant précéder d'un commentaire[70]. Mihail Bogoslovskij, autre élève de Ključevskij, consacra une part importante de son *magnum opus* sur Pierre le Grand à la réforme de 1699[71].

31 Contrairement à d'autres domaines de l'histoire russe qui furent sujets à bien des controverses, cette production historiographique faisait preuve d'une étonnante homogénéité. L'histoire russe y était périodisée classiquement en quatre périodes : Russie prémongole et mongole, Russie « moscovite » du XVI^e^ et XVII^e^ siècle, Russie impériale jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle et Russie contemporaine à partir des grandes réformes des années 1860. L'histoire urbaine s'insérait aisément dans ce schéma : les villes princières d'avant le XIII^e^ siècle étaient largement autonomes, mais seule Novgorod, suivie de Pskov, put s'affranchir de la tutelle princière. La monarchie moscovite, dans son œuvre de centralisation, mit fin à ces autonomies à la fin du XV^e^ siècle. Les catégories sociales urbaines commencèrent à peine à apparaître en tant que telles dans la législation fiscale du souverain dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle. Au XVIII^e^ siècle, Pierre le Grand puis Catherine II, tentèrent d'insuffler de la vie dans des institutions municipales en grande partie importées d'Europe, mais la société urbaine était trop embryonnaire, ou trop écrasée par le pouvoir monarchique, et les moyens, notamment financiers qui étaient mis à disposition des municipalités étaient trop faibles pour que ces politiques

fussent couronnées de succès. Dans le meilleur des cas, Catherine, plus audacieuse que Pierre sur ce plan, avait initié un mouvement qui allait se concrétiser plus tard. Car c'est seulement à partir des années 1860 que la société urbaine (ou civile), désormais de plus en plus active, commença à profiter de ces opportunités et à élargir sa sphère d'autonomie. Au début du XX^e siècle, les villes russes étaient touchées par un mouvement de municipalisation qui affectait l'ensemble des villes européennes et qui conduisait les municipalités à développer des services et des entreprises urbaines afin d'assurer le bien-être des citoyens[72].

32 Selon une tradition russe bien ancrée, ce schéma, qu'on peut certainement qualifier de libéral, oppose clairement deux acteurs qui sont l'État (ou la monarchie) et la société (ou la société civile). Cette ligne de partage s'observe, plutôt en pointillé que d'une façon franche, dans l'ensemble des travaux cités et parfois chez les mêmes auteurs. Tous se rejoignent plus ou moins dans leur appréciation de l'époque contemporaine, marquée par la montée d'une société civile. L'accession des villes russes aux franchises et à l'autonomie face à l'État, qu'elle fût octroyée volontairement par le monarque ou obtenue par la société civile, les rapprochait *in fine* de leurs homologues occidentales et faisait vivre la Russie à l'heure des pays européens, même si son itinéraire l'en avait séparée pendant longtemps. Comme l'écrit Kizevetter dans son essai général sur le *self-government* local en Russie :

> C'est seulement à partir du dernier quart du XVIII^e siècle, depuis l'époque des réformes de Catherine II, que commence un tournant vers une nouvelle voie. Les organes de *self-government*, reconnus et institués par la loi, sortent peu à peu de leur rôle d'exécuteurs passifs de directives officielles et reçoivent une certaine sphère d'activité plus ou moins indépendante.

33 Puis l'auteur montre que ces évolutions sont difficiles et se heurtent à bien des mauvaises habitudes. Et cependant, conclut-il, « il est impossible de douter que l'avenir appartienne à l'administration locale autonome et démocratique[73]. » Ce schéma historique, qui renouait un fil ténu entre la Charte des villes de 1785 et les réformes municipales de la fin du XIX^e siècle, était devenu très tôt un lieu commun, notamment dans les élites qui étaient engagées dans la gestion municipale. Par exemple, l'élu municipal et historien de l'université de Moscou Vladimir Ger'e, dont l'éclectisme lui permit de toucher à des sujets très variés, aussi bien et surtout « européens » que « russes », prononça en 1885 un discours devant la *Duma* municipale de Moscou, qui commémorait le centième anniversaire de la Charte de Catherine. Il y retraçait l'histoire des réformes municipales depuis Pierre le Grand, dont il attribuait l'échec à la division de la société urbaine en états, et louait Catherine II d'avoir « semé les graines » des municipalités modernes sur ce terrain ingrat[74].

34 L'obstacle, écrit-on de plus en plus ouvertement et surtout après la révolution de 1905, reste l'absolutisme. Dans un ouvrage collectif de 1913, consacré aux « Grandes réformes » d'Alexandre II, l'historien-économiste Konstantin Pažitnov fait le bilan des expériences de *self-government* local en Russie et va jusqu'à écrire :

> En Europe, les villes servirent d'expérience de liberté et d'indépendance et l'air même qu'on y respirait, comme on le disait alors, rendait les hommes libres. Tandis que chez nous, la population urbaine ne put même pas préserver les droits et franchises qui lui avaient été octroyés d'en haut : les faibles lueurs de liberté furent étouffées par la main lourde de ce même absolutisme qui les leur avait accordées.[75]

35 De façon assez surprenante, les deux seuls historiens explicitement marxistes de cette époque, Mihail Pokrovskij et Nikolaj Rožkov, reproduisirent aussi une partie du schéma libéral. Dans son *Histoire russe depuis les temps les plus anciens*, publiée pour la première fois en 1910-1913 et avant de connaître la fortune que l'on sait au cours des années 1920, Pokrovskij décrit les origines de la république de Novgorod et de Pskov en des termes qui le rapprochent des populistes, cer elles deviennent « démocratiques » au XIIIe siècle, et non plus seulement aristocratiques ou marchandes : « Au cours de cette période, écrit-il, le vrai maître (*hozjain*) de Novgorod et de Pskov fut réellement le peuple ». Le déclin et la chute de Novgorod sont expliqués en termes de lutte de classes[76]. Rožkov, dans un ouvrage comparatiste publié en 1922 (ce qui nous empêche de savoir si telle était déjà sa conception historique sous l'ancien régime, mais il est probable que ce fut le cas), consacre un chapitre à ce qu'il appelle « le féodalisme municipal « (*municipal'nyj feodalizm*) et y inclut Novgorod avec les cités grecques, Rome, Carthage, puis Venise, Gênes, Florence : selon lui le *veče* représentait l'ensemble de la cité[77].

36 Ainsi, pour éclairer l'histoire des villes russes des périodes moscovite et impériale, les historiens les plus interprétatifs, en général libéraux ou populistes, faisaient en quelque sorte appel à trois plans référentiels extérieurs à cette histoire, tous trois idéalisés, voire mythifiés à des degrés différents : l'histoire des républiques de Novgorod et de Pskov, celle des cités libres occidentales et l'actualité politique russe avec l'introduction du *self-government*. On ne peut qu'être frappé, en effet, des concordances chronologiques entre leurs différents écrits et l'actualité. La liste des écrits cités plus haut pourrait encore être complétée par des essais historiques, parfois comparatifs, parfois même conjoncturels, qui furent écrits par des historiens russes à l'ombre des réformes municipales afin de mieux en éclairer les sources et les enjeux[78]. À l'inverse, certains ouvrages, émanant d'auteurs qui n'étaient pas des historiens professionnels et consacrés à l'administration des villes en Russie et en Occident, y compris sur le plan historique, furent réalisés au moment des réformes urbaines à des fins quasi pratiques[79].

Bourgeois et intellectuels

37 Plusieurs des historiens que nous avons cités ont joué un rôle politique non négligeable. Čičerin fut élu maire de Moscou en 1881 et fut un des principaux penseurs libéraux de la Russie des réformes. Ditjatin fut très actif dans les débats touchant à la réforme de 1870. Ger'e fut élu municipal de Moscou. Kizevetter fut membre éminent du parti cadet et député de la Première Duma. Leurs témoignages laissent parfois deviner le lien entre leur engagement politique et leur activité d'historiens. Dans ses Mémoires qu'il écrivit plus tard dans l'émigration, Kizevetter expliquait ainsi son intérêt pour l'histoire des villes au XVIIIe siècle : « Je voyais se dessiner devant moi un thème qui répondait à la fois à mes intérêts scientifiques-théoriques et politiques » : il s'agissait en effet pour lui de chercher les sources des institutions constitutionnelles russes, celles « d'une véritable autonomie de la société »[80]. Čičerin est moins explicite, mais introduit dans ses souvenirs un élément qu'on ne trouve pas dans ses écrits historiques : dans ses Mémoires consacrés à son expérience du *zemstvo* de Tambov, puis de la mairie de Moscou, il évoque les marchands russes qu'il côtoya lorsqu'il était maire, cette « masse ignorante (*temnaja*) » qui aurait pu s'élever à d'autres hauteurs sans « l'action corruptrice du pouvoir » : il aurait suffi pour cela que les personnes placées au-dessus d'eux éduquent en eux « les aspirations généreuses de la société » (au sens de société civile)[81].

38 Cette réflexion de Čičerin nous autorise à introduire un dernier thème qui nous fait derechef revenir à Guizot. À la fin de sa 6e conférence de son *Histoire de la civilisation en Europe*, celui-ci traçait un parallèle entre deux phénomènes, presque synchroniques, propres au Moyen Âge français : d'une part, l'affranchissement de la pensée qui se libère de la tutelle de l'Église avec la naissance de « l'esprit d'examen » chez Abélard, à la fin du XIe siècle ; et d'autre part, l'affranchissement des communes qui se libèrent de la tutelle seigneuriale et ecclésiastique. Or, écrit Guizot, ces deux mouvements, qui furent à l'origine de la liberté moderne, s'ignoraient totalement, pis, « la guerre semblait déclarée » entre eux. « Il a fallu des siècles pour réconcilier ces deux grandes puissances pour leur faire comprendre la communauté de leurs intérêts. »

39 Nous trouvons, chez les historiens russes, une insistance singulière sur cette idée de Guizot. En préface à l'édition de 1860 de cette œuvre de Guizot, Nikolaj Barsov, qui allait devenir professeur à l'université de Varsovie, s'étend longuement là-dessus, sans plus de commentaires, mais tout porte à croire qu'il y accorde une grande importance. Dans ses *Essais sur l'histoire de la culture russe*, dont la première édition date de 1896 et qui furent réédités à plusieurs reprises[82], l'historien libéral Pavel Miljukov reprenait intégralement l'analyse de Guizot à une époque où celui-ci, accompagné de Thierry, connut en Russie l'apogée de sa gloire[83]. Du reste, Miljukov écrivit plus tard dans ses *Mémoires* qu'il avait commencé la rédaction de ses *Očerki* sous la forte impression de la lecture de Guizot[84].

40 Miljukov oppose totalement l'histoire des villes russes, asservies à la monarchie, aux villes occidentales[85]. De même, la naissance de « l'esprit d'examen » ou « philosophique », cher à Guizot, et qui devient chez Miljukov « l'esprit critique », s'est seulement produite en Russie à la fin du XVIIe siècle, en même temps que l'état urbain qui fut créé « sous la contrainte » par la monarchie. Mais avec le temps, les choses changent et à la fin du XIXe siècle, « le tiers état de notre temps se forme à partir des différents éléments du passé russe et on voit s'y dessiner les forces qui ont créé la vie culturelle [c'est-à-dire la civilisation] de l'Europe contemporaine : la force du capital et la force du savoir. »[86] Chez Kizevetter, les allusions sont moins nettes, mais la problématique du couple bourgeoisie/intellectuels apparaît aussi. Dans l'essai cité précédemment, il déplore que les *zemstva* soient dominées par la noblesse et les municipalités par les marchands, au détriment des autres catégories[87]. Dans son cours sur le XIXe siècle russe, qu'il donna en 1915-1916 aux Cours supérieurs pour jeunes filles de Moscou, il s'appliqua à définir ainsi la bourgeoisie qui faisait défaut en Russie jusqu'à une période récente : ce sont « les représentants du capital commercial et industriel et les représentants du travail intellectuel professionnel – savants, enseignants, médecins, artistes[88]. » Nous retrouvons ici les « deux forces » urbaines, mais on ne peut qu'être frappé par un oubli de Kizevetter, qui ne semble pas considérer que les artisans (les métiers) aient pu faire partie de la bourgeoisie occidentale. Cet oubli intéressant mériterait une analyse à part. Mentionnons simplement, parmi ses explications possibles, la faiblesse de l'artisanat urbain en Russie et aussi, dans le registre politique de l'époque, l'emprise socialiste sur la classe ouvrière. Mais surtout il est révélateur de la façon dont Kizevetter envisage les forces urbaines du progrès, certainement assez conformes à l'idéologie du parti cadet[89].

41 Or, l'insistance des auteurs cités sur la « force du savoir » n'était pas seulement révélatrice de leurs schémas de pensée, elle répondait aussi à une actualité brûlante. C'est que le statut des municipalités de 1870 n'accordait le droit de vote qu'aux propriétaires immobiliers et aux détenteurs d'un capital. Du même coup, des personnes, même aisées, mais locataires de leur logement, ne faisaient pas partie des trois « curies » électorales ni

ne pouvaient être élues. Cette disposition fut fortement critiquée jusqu'à la révolution de 1905, et même après, malgré une modification qui permit enfin aux intellectuels de pénétrer dans les municipalités. Ainsi, pour ne citer qu'un de nos historiens dans sa conférence publique de 1876, Ditjatin insiste sur la nécessité d'élargir les bases sociales des municipalités, car, poursuit-il en s'appuyant sur l'exemple de la Prusse au temps de Stein[90], la force des institutions repose sur l'opinion publique, donc sur la presse, donc et surtout sur « le savoir et l'instruction », lorsqu'elles « sont reconnues comme une force[91]. » En défendant le droit des intellectuels à participer au gouvernement de la cité en raison de leurs compétences, on fait souvent référence à la législation de Catherine II qui, précisément, avait défini une catégorie de « citoyens honoraires » dont les métiers intellectuels devaient faire partie[92].

42 Nous pourrions conclure en résumant les conceptions historiographiques analysées plus haut par la formule : Cités libres occidentales – Novgorod/législation des empereurs/ municipalités à l'Ouest et à l'Est ; ou encore par trois couples d'oppositions : Russie/ Occident, étrangeté /similitude, État/société. Ce schéma fut suffisamment prégnant en Russie pour qu'on le retrouve par morceaux et à des degrés divers, chez des libéraux romantiques, des occidentalistes hégéliens, des populistes et des marxistes, tous réunis, en définitive, par leur haine ou leur méfiance envers l'autocratie. Ce faisant, les historiens russes faisaient appel à des réminiscences de sources souvent très différentes qui pouvaient aussi bien se combiner sans que nous puissions les hiérarchiser aisément. Par exemple, l'idée d'une lutte entre l'élite et la plèbe à Novgorod était, bien entendu, puisée dans des sources telles que les chroniques moscovites et novgorodiennes, mais chez Karamzin elle était connotée de façon transparente à l'histoire grecque et romaine ; partiellement affaiblie par l'historiographie romantique et même populiste, préoccupées avant tout par la question des libertés, elle ressurgit avec force dans l'historiographie sociale et marxiste au début du XX^e^ siècle, mais il serait difficile de dire si l'influence vint de l'histoire ancienne, de Karamzin, du socialisme… ou des sources russes.

43 Ce schéma comparatif comportait davantage de divergences que de droites parallèles ou confondues. Pour les historiens russes, l'histoire des villes occidentales était le plus souvent considérée dans la continuité, voire, parfois, à la lumière des grands débats occidentaux sur les origines romaines du Moyen Âge occidental, dans la continuité des cités antiques, même s'ils prenaient soin de bien en marquer les étapes : ainsi le dessin de Guizot s'imposait plus ou moins dans la vision d'une Europe, découvrant, ou redécouvrant, les libertés. Tandis que l'histoire des villes russes, elle, était brisée en tronçons discontinus : l'histoire de Novgorod demeurait un épisode isolé, la législation du XVIII^e^ siècle, même si elle était bien intentionnée, venait « d'en haut » et produisait peu de résultats réels. Et c'est seulement depuis la fin du XIX^e^ siècle, *c'est-à-dire au moment où écrivaient les historiens*, que le cours historique russe se dotait d'une continuité en même temps que d'une convergence avec l'Occident. Aussi, la vision historique des historiens libéraux russes se trouvait-elle comme aspirée par le présent, ou mieux encore, par un *futur* supposé bon, et qui jouait l'office d'une compensation, faute d'un passé attrayant.

NOTES

2. Peu de travaux ont été spécifiquement consacrés à ces questions. Mentionnons une étude de ce type, concernant seulement l'histoire de Novgorod, qui est un article intéressant, nécessairement très incomplet étant donné son caractère pionnier, d'A.N. Camutali, « Istorija Velikogo Novgoroda v osveščenii russkoj istoriografii XIX-načala XX vv. [L'histoire de Novgorod la Grande sous l'éclairage de l'historiographie russe du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle] », *Novgorodskij istoričeskij sbornik*, 1, L., 1982, p. 96-112. On trouvera également des éléments de cette problématique dans deux articles très empreints de l'approche idéologique officielle de l'époque : A.L. Horoškevič, « Osnovnye itogi izučenija gorodov XI-pervoj poloviny XVII v. [Principaux bilans de l'étude des villes du XI^e^ à la première moitié du XVII^e^ siècles] » in *Goroda feodal'noj Rossii : Sbornik statej pamjati N.V. Ustjugova* [Les villes de la Russie féodale : Recueil d'articles à la mémoire de N.V. Ustjugov], M. : Nauka, 1966, p. 34-50, et Ju.R. Klokman, « Istoriografija russkih gorodov vtoroj poloviny XVII-XVIII v. [L'historiographie des villes russes de la seconde moitié du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles] », *Ibid.*, p. 51-64. On trouvera également des analyses intéressantes consacrées à un groupe d'historiens régionalistes (Pavlov, Kostomarov, Ilovajskij, Eševskij, Bestužev-Rjumin, Ščapov) que l'auteur qualifie de « fédéralistes » dans l'étude de V.V. Bojarčenkov, *Istoriki – federalisty : Koncepcija mestnoj istorii v russkoj mysli 20-70 godov XIX veka* [La conception de l'histoire régionale dans la pensée russe des années 20 aux années 70 du XIX^e^ siècle], SPb. : Dmitrij Bulanin, 2005. Nous ne mentionnons pas ici les très nombreuses publications, surtout russes, qui ont vu le jour depuis une vingtaine d'années, qui sont consacrées à l'historiographie du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle de façon générale et qui contiennent parfois des développements sur ces sujets.

3. Voir, par exemple, et notamment : N.D. Čečulin, *Goroda Moskovskogo gosudarstva v XVI veke* [Les villes du royaume moscovite au XVI^e^ siècle], SPb., 1889, et plus tard Pavel Petrovič Smirnov, *Goroda Moskovskogo gosudarstva v pervoj polovine XVII veka* (Les villes du royaume moscovite au cours de la première moitié du XVII^e^ siècle), tome 1, vol. 1, Kiev, 1917.

4. V.N. Tatiščev, *Istorija rossijskaja* [Histoire de la Russie], vol. 1, M. – L. : Nauka, 1962, p. 367. L'ouvrage ne contient pas de chapitre consacré à Novgorod.

5. Nous ne prenons en compte que les auteurs qui, professionnellement ou non, consacrèrent explicitement des écrits à l'histoire de la Russie. Ainsi nous n'aborderons pas le cas de Radiščev qui, dans le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, réserve tout un début de chapitre à l'annexion de Novgorod par Moscou, qu'il interprète (il est sans doute le premier à le faire) comme l'étranglement d'une république libre par la monarchie absolue.

6. Nikolaj M. Karamzin, *Istorija gosudarstva rossijskogo* [Histoire de l'Empire de Russie], M. : Nauka, vol. 1, 1989, p. 15.

7. *Ibid.*, vol. 6, 1998, p. 80 : Novgorod fut soumise par Ivan III en 1477-1478 après avoir été célèbre « pendant plus de six siècles, aux yeux de la Russie comme de l'Europe occidentale, comme une démocratie ou une république ».

8. *Ibid.*, vol. 3, 1991, p. 360.

9. *Ibid.*, vol. 6, p. 84.

10. *Ibid.*, vol. 6, p. 81 et 83.

11. *Ibid.*, vol. 3, p. 374 et vol. 6, p. 76.

12. Voir, à ce sujet, l'ouvrage de V.P. Kozlov, *« Istorija gosudarstva rossijskogo » : N.M. Karamzin v ocenkah sovremennikov* [« L'Histoire de l'Empire de Russie » : N.M. Karamzin dans les jugements de ses contemporains], M. : Nauka, 1989.

13. Nikolaj Polevoj, *Istorija russkogo naroda* [Histoire du peuple russe], 6 vol. M. : Académie de médecine et de chirurgie, 1829-1833.

14. *Ibid.*, vol. 2, p. 57-66.

15. *Ibid.*, vol. 3, p. 357-361.

16. *Ibid.*, respectivement, vol. 2, p. 57 et 64-65 et vol. 5, p. 17.

17. Au sujet de cette influence de Guizot, Thierry, Barante, plus tard de Michelet, etc., il n'existe à notre connaissance qu'une étude pionnière, malheureusement restée sans suite, de V.M. Dalin, « F. Gizo i razvitie istoričeskoj mysli v Rossii [F. Guizot et le développement de la pensée historique en Russie] », in Id., *Ljudi i idei* [Des gens et des idées], M. : Nauka, 1970, p. 354-386. Dalin s'y intéresse principalement à l'histoire de la Révolution française. Il faut y ajouter l'important article de Catherine Evtukhov, « Guizot in Russia », in Catherine Evtukhov, Stephen Kotkin, éds., *The Cultural gradient : The transmission of ideas in Europe, 1789-1991*, Lanham – Boulder – New York – Oxford : Rowman & Littlefield publ., 2003, p. 55-72, qui traite de la réception de Guizot par les slavophiles, principalement par Ivan Kireevskij. Dans son article « Ideologija "pravoslavija, samoderžavija, narodnosti" : opyt rekonstrukcii (neizvestnyj avtograf memoranduma S.S. Uvarova Nikolaju I) [L'idéologie de l'orthodoxie, de l'autocratie et de l'esprit national ; un autographe inconnu de S.S. Uvarov à Nicolas I[er]] », *Novoe literaturnoe obozrenie*, 26, 1997, p. 71-104, Andrej Zorin traite de l'influence de Guizot sur Uvarov. Alexander Dolinin, dans son article « Historicism or providentialism ? Pushkin's History of Pugachev in the context of French romantic historiography », *Slavic Review*, 58 (2), Summer 1999, p. 291-308, évoque aussi, de façon générale, la réception des historiens romantiques français en Russie.

18. N. Barsukov, *Žizn' i Trudy M.P. Pogodina* [La vie et les œuvres de M.P. Pogodin], vol. III, SPb., 1890, p. 255, cité par Dalin, « F. Gizo i razvitie istoričeskoj mysli v Rossii », p. 359.

19. M.P. Pogodin, *Kratkoe načertanie russkoj istorii* [Brève esquisse de l'histoire russe], M. : N. Stepanov, 1838, p. 11, 32, 42-43 et *passim*.

20. Voir la récente édition : Timofej N. Granovskij, *Lekcii po istorii srednevekov'ja* [Conférences en histoire du Moyen Âge], M. : Nauka, 1986. Il s'agit de notes prises par des étudiants qui ne furent pas corrigées par Granovskij, ce qui introduit évidemment une incertitude quant à leur fiabilité. Elles nous permettent néanmoins d'approcher sa pensée.

21. Première édition de l'ouvrage : Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire*, P. : Ponthieu, 1827. Concernant les traductions russes, voir *infra*.

22. Comme l'a montré Dalin, « F. Gizo i razvitie istoričeskoj mysli v Rossii », p. 361.

23. *Städtewesen des Mittelalters*, 4 vol., Bonn : A. Marcus, 1826-29. Une traduction en russe en fut publiée en 1839 : Karl Ditrih Gjull'mann, *Obščestvennaja i častnaja žizn' v evropejskih*

gorodah Srednih vekov [Vie sociale et vie privée dans les villes européennes au Moyen Âge], SPb. : tip. N. Greča, 1839.

24. *Geschichte der Städteverfassung von Italien seit der Zeit der Römischen Herrschaft bis zum ausgang des zwölften Jahrhunderts*, Leipzig : Weidmann, 1847, vol. 2.

25. Une seule traduction en russe à cette époque de la seule *Geschichte des römischen Rechts im Mittelalter* : F.-K. Savin'i, *O rimskom prave v srednie veka* [Le droit romain au Moyen Âge], trad. par E. Butovič-Butovskij, SPb. : impr. de l'Académie des sciences, 1838.

26. Cesare Balbo, *Appunti per la storia della città italiane fino all' instituzione de' communi e de' consoli*, Turin : F. Pic, 1838. *Istoria d'Italia dalle origini fino all'a anno 1814*, Lausanne, 1845, p. 136-139.

27. *Über den Ursprung der städtlischen Verfassung in Deutschland*, dans *Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft*, 1815-1816, Bd 1-2.

28. *Das Gildenwesen im Mittelalter*, Halle : Rengerschen Buchhandlung, 1831.

29. Paris, chez Nicolle, 9 vol., 1809-1818, ou plusieurs autres éditions, jusqu'à celle de 1840 en 10 volumes (P. : Furne et Cie).

30. Granovskij, *Lekcii po istorii srednevekov'ja*, p. 257-266, notes 5 et 7, p. 398-400.

31. *Ibid.*, p. 265.

32. Sans prétendre dresser un inventaire complet de cet usage terminologique, nous pouvons affirmer qu'il se maintint jusqu'au début du XX^e^ siècle. Ainsi l'historien Mihail Kutorga qui enseigna l'histoire universelle à l'université de Saint Pétersbourg de 1835 à 1886, n'hésite pas à traduire le grec ancien *ekklesia* par le russe *veče* en tant qu'« assemblée libre de citoyens égaux », condition nécessaire pour l'existence d'une *politeia* (M.S. Kutorga, *Sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], SPb., L.F. Panteleev, 1894, p. 555-556). Dans une conférence publique, Nikolaj Bubnov, qui enseigna à l'université de Kiev, emploie le terme de *veče* à propos du forum romain, en expliquant que, malgré le caractère informel de l'institution médiévale russe, elle tenait la même place par rapport aux monarques et aux édiles qu'à Rome (N.M. Bubnov, *Rimskoe veče НАКАНУНЕ padenija respubliki* [Le veče romain à la veille de la chute de la république], Kiev : tipografija Imperatorskogo Universiteta Svjatogo Vladimira, 1892, p. 5). Dans son cours d'histoire médiévale, le même auteur reprend l'expression de Granovskij pour désigner les beffrois (N.M. Bubnov, *Posobie k lekcijam po srednej istorii* [Manuel pour servir de complément aux conférences sur l'histoire médiévale], Kiev : Trud, 1915, p. 603).

33. *Russkaja istorija* [Histoire russe], 4 vol., SPb., 1837-1841. Nous citons d'après la 5^e^ éd., SPb., 1855. Voir aussi ses manuels *Načertanie russkoj istori dlja učebnyh zavedenij* [Esquisse d'une histoire russe pour les établissements scolaires], SPb., 1839, et *Rukovodstvo k pervonačal'nomu izučeniiu russkoj istorii* [Manuel pour l'étude primaire de l'histoire russe], SPb., 1840.

34. *Russkaja istorija*, vol. 1, p. 264.

35. [I.K. Kajdanov], *Kratkoe načertanie russkoj istorii, sostavlennoe dlja rukovodstva pri pervonačal'nom izučenii russkoj istorii professorom Ivanom Kajdanovym* [Brève esquisse d'histoire russe, composée par le professeur Ivan Kajdanov pour diriger les premières études d'histoire russe], 7^e^ éd., SPb. : tipografija Voenno-učebnyh zavedenij, 1847. Le premier manuel de sa plume date de 1829. Cette tradition nationaliste va se maintenir jusqu'au début du XX^e^ siècle. Dans les ouvrages d'Ilovajskij, par exemple, même si Novgorod connut un sort très dur, elle resta une mauvaise exception dans l'histoire

russe, car elle avait résisté au « rassemblement des terres ». En revanche, il n'hésite pas à la comparer à des aristocraties et démocraties du monde antique et médiéval occidental : D.[I.] Ilovajskij, *Sobirateli Rusi* [Les rassembleurs de la Rus'], M., 1896, (reprint M. : Algoritm, 1996), notamment p. 307 et 417.

36. *Drevnjaja russkaja istorija do Mongol'skogo iga* [L'histoire russe ancienne avant le joug mongol], vol. 2, M., 1871, p. 73 ; *Issledovanija, zamečanija i lekcii M. Pogodina o russkoj istorii* [Recherches, observations et conférences de M. Pogodin sur l'histoire russe], vol. 3, Moskovskaja Universitetskaja tipografija, 1846 ; reprint : *Slavic printings and reprintings* 219/3, The Hague – P. : Mouton, 1970, p. 504.

37. Dalin, « F. Gizo i razvitie istoričeskoj mysli v Rossii », p. 372 et 376-377.

38. S.M. Solov'ev, *Ob otnošenii Novgoroda k velikim knjaz'jam* [Les relations entre Novgorod et les grands princes], M., 1845. Sur les idées de Solov'ev concernant l'histoire de Novgorod, voir L.A. Koča, « S.M. Solov'ev o novgorodskoj istorii », *Novgorodskij istoričeskij sbornik*, vyp. 1, L., 1982, p. 113-118.

39. S.M. Solov'ev, *Sočinenija* [Œuvres], vol. 18, M., 1995.

40. K.D. Kavelin, *Juridičeskij byt Rossii* [La tradition juridique russe], dans *Sobranie sočinenij* vol. 1, SPb. : imprimerie M.M. Stasjulevič, 1897, col. 288-289.

41. Boris Čičerin, *Oblastnye učreždenija Rossii v XVII veke*, M., 1856, p. 33.

42. B. Čičerin, *O narodnom predstavitel'stve* [De la représentation nationale], M., 1866. p. 358-359. Plus tard, A.D. Gradovskij montre les mêmes tendances dans son *Istorija mestnogo pravlenija v Rossii* [Histoire de l'administration locale en Russie], 1868, in *Sobranie sočinenij A.D. Gradovskogo*, vol. 2, SPb., 1899.

43. Dans ses *Mémoires*, (*Putešestvie za granicu* [Voyage à l'étranger]), Čičerin qualifie Guizot de grand historien (cité by R.A. Kireeva, *Gosudarstvennaja škola : Istoričeskaja koncepcija K.D. Kavelina i B.D. Čičerina* [L'école étatique : La conception historique de K.D. Kavelin et de B.D. Čičerin, M. : OGI, 2004, p. 345).

44. *Einleitung zur Geschichte der Mark-, Hof-, Dorf-, und Stadtverfassung und der offentlichen Gewalt*, Munich, 1854, ou encore : *Geschichte der Städteverfassung in Deutschland*, Erlangen, 1869-1875.

45. F. Gizo [François Guizot], *Istorija civilizacii v Evrope ot padenija Rimskoj Imperii do Francuzskoj revoljucii* [Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française], traduit par K.K. Arsen'ev, préface de N.P. Barsov, SPb. : Nikolaj Tiblen, 1860 ; 2e éd. en 1864 chez P.A. Kuliš. Signalons que cet ouvrage fut réédité à de multiples reprises depuis 1892, sous le même titre, dans la traduction de V.D. Vol'fson à Saint-Pétersbourg, puis en 1897, 1898, 1902, 1905 et 1906. Même chose pour *L'histoire de la civilisation en France : Istorija civilizacii vo Francii*, SPb. : M. Stasjulevič, 1861, et M. : K.T. Soldatenkov, 1877-1880. (trad. P.G. Vinogradov, vol. 1 et 2, et Marija Korsak, vol. 3 et 4). Parmi d'autres traductions de Guizot en russe, L'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, qui concerne moins notre propos, fut traduite et éditée en 1868, puis en 1909 et 1910.

46. À noter aussi que le mot « servitude », opposé à « liberté » est et sera traduit par *rabstvo* [esclavage] dans toutes les éditions, ce qui est sans doute significatif au début des années 1860. Non moins intéressant, les éditions du début du XXe siècle remplacent *vol'nost'* par un autre terme, nettement plus moderne, qui est *svoboda*, soit « liberté ». On mesure le poids de ce mot si on songe qu'en 1905, année d'une nouvelle édition du Guizot, le terme de *svoboda* constituait le dénominateur commun de toute la révolution.

Au sujet de l'impact de la révolution de 1905 sur les historiens, voir Korine Amacher, « Les historiens russes et la révolution de 1905 », *Cahiers du Monde russe*, 48 (2-3), 2007, p. 499-518.

47. Sans prétendre à un relevé exhaustif des comptes-rendus critiques des œuvres de Guizot et de Thierry parus dans les revues russes de l'époque, nous pouvons affirmer cependant qu'ils furent peu nombreux et plutôt pâles. Citons, à titre indicatif, deux comptes-rendus des ouvrages de Guizot : sur *L'histoire de la civilisation en Europe*, dans *Otečestvennye zapiski* [Les Annales de la patrie], n° 4, 1860 ; et sur *L'histoire de la civilisation en France*, le compte-rendu par K. Arsen'ev, le traducteur du premier ouvrage, dans *Russkij vestnik* [Le Messager russe], n° 4, 1861. Tous deux se contentent d'exposer le contenu des livres.

48. V.O. Ključevskij, *Neopublikovvanye proizvedenija* [Œuvres inédites], M. : Nauka, 1983, p. 160.

49. Dalin, « F. Gizo i razvitie istoričeskoj mysli v Rossii », p. 379.

50. P.V. Pavlov, *Mesjaceslov* [Almanach], SPb. : Imprimerie de l'Académie des sciences, 1862. Au sujet de cet historien un peu oublié, voir les développements que lui consacre Bojarčenkov, *Istoriki – federalisty*, p. 77-90.

51. N.I. Kostomarov, « O značenii Velikogo Novgoroda v russkoj istorii [De l'importance de Novgorod la Grande dans l'histoire russe], in N.I. Kostomarov, *Sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], SPb., 1903, vol. 1, 1 ; *Severnorusskie narodopravstva vo vremja udel'no-večevogo uklada (Istorija Novgoroda, Pskova i Vjatki)* [Les républiques du Nord de la Russie au cours du système des *udely* et des *veča*. [Histoire de Novgorod, Pskov et Vjatka)], 2 vol., SPb., 1863.

52. V.V. Grigor'ev, *Imperatorskij Sankt-Peterburgskij universitet* [L'Université impériale de Saint-Pétersbourg], SPb., 1870, p. 227-228, cité par Bojarčenkov, *Istoriki – federalisty*, p. 29.

53. Kostomarov, « O značenii Velikogo Novgoroda v russkoj istorii », p. 32-33, 39 et suivantes.

54. Bien plus tard l'historien Presnjakov réutilisera dans sa thèse le premier de ces termes à propos de Novgorod et de Pskov : A.E. Presnjakov, *Obrazovanie velikorusskogo gosudarstva* [La formation de l'État grand-russien], Petrograd, 1918.

55. Voir aussi, dans les même ordre d'idées, sa formule *zemsko-večevye goroda*.

56. *Sočinenija A.P. Ščapova* [Œuvres de A.P. Ščapov), 3 vol. SPb. : izd M.V. Pirožkova, 1906, reprint Gregg International Publishers, 1971, vol. 3, p. 783-803.

57. I.D. Beljaev, *Istorija Novgoroda Velikogo ot dreveneiših vremen do ego padenija* [Histoire de Novgorod la Grande depuis les temps les plus anciens jusqu'à sa chute], dans *Rasskazy iz russkoj istorii*, vol. 2, M., 1864.

58. V.I. Sergeevič, *Veče i knjaz'* [Le *veče* et le prince], M., 1867. L'historien V.N. Leškov, qui enseigna à l'université de Moscou et qui était proche des slavophiles, publia en 1868 un très long compte-rendu de cet ouvrage dans le journal *Russkij* (n° 48, 49, 51 et 53, édité à part sous le titre *Bibliografija : Veče i knjaz'*, M., 1868, 82 p.), dans lequel il confrontait Sergeevič et Pogodin pour conclure, dans un esprit, autant « nationaliste officiel » que slavophile, sur le caractère particulier de l'État russe médiéval, où le prince réunissait harmonieusement par son pouvoir les intérêts particuliers des communautés, exprimés dans une multitude « horizontale » de *veča*.

59. Konstantin N. Bestužev-Rjumin, *Russkaja istorija* [Histoire russe], SPb. : izd. D.E. Koževnikova, 1872, cité d'après l'édition The Hague – Paris : Mouton, Slavic printings and reprintings, 1969, vol. 1, p. 205-206, (chapitres 5 et 6), et vol. 2, chapitre 9 (qui traite de la chute de Novgood), p. 142-155. Il faut noter que, sur d'autres aspects de l'histoire russe, Bestužev-Rjumin s'écarta de Solov'ev, Kavelin et Čičerin et se rapprocha des slavophiles et de Kostomarov dans leur méfiance envers la monarchie centralisatrice (voir à ce sujet Bojarčenkov, *Istoriki – federalisty*, p. 101-105).

60. Aussi bien dans sa thèse de doctorat, défendue en 1882, *Bojarskaja duma Drevnej Rusi* [La *Duma* des boyards dans la Russie ancienne] que dans son Cours d'histoire russe (V.O. Ključevskij, *Sočinenija* [Œuvres], M., 1988). Voir à ce sujet, Robert Byrnes, *V.O. Kliuchevskii, Historian of Russia*, Bloomington – Indianapolis : Indiana Univ. Press, 1995, p. 86-87. Il faut noter toutefois que dans son manuel d'histoire russe pour étudiants, publié en 1905, le vieux Ključevskij ira un peu plus loin. Sans se départir de son schéma initial, mais peut-être sous l'influence de l'air du temps, il qualifiera Novgorod de « ville libre » (*vol'nyj gorod*), de « république urbaine » (*gorodskaja respublika*) dont le gouvernement avait un « caractère démocratique » (V. Ključevskij, *Kratkoe posobie po russkij istorii* [Manuel d'histoire russe], 5e éd. (1re éd. en 1899), M., 1906, p. 73, 77, 79 et 82)

61. A.S. Tračevskij, *Russkaja istorija*, 2e éd., SPb. : Rikker, 1895, p. 241.

62. Il s'agit de l'ouvrage de A.I. Nikitskij, *Istorija ėkonomičeskogo byta Velikogo Novgoroda* [Histoire du mode d'existence économique de Novgorod la Grande], M., 1893, en gros partisan de la thèse classique, et de l'importante note critique que lui consacra A.S. Lappo-Danilevskij, *Kritičeskie zametki po istorii narodnogo hozjaistva v Novgorode v XI-XV vv. Otzyv o sočinenii A.I. Nikitskogo…* [Remarques critiques sur l'histoire de l'économie à Novgorod aux XIe-XVe siècles. Compte-rendu de l'ouvrage d'A.I. Nikitskij…], SPb., 1895, où l'auteur met en doute cette thèse traditionnelle.

63. Voir, surtout, A.E. Presnjakov, *Knjažoe pravo v drevnej Rusi : Očerki po istorii X-XII stoletij* [Le droit princier dans la Russie ancienne : Essais sur l'histoire des Xe-XIIe siècles), SPb., 1909.

64. L.O. Plošinskij, *Gorodskoe ili srednee sostojanie russkogo naroda v ego istoričeskom razvitii ot načala Rusi do novejših vremen* [L'état urbain ou mitoyen du peuple russe dans son développement historique depuis les débuts de la Rus' jusqu'aux temps les plus modernes], SPb. : Vasilij Poljakov, 1852 ; A.P. Prigara, *Opyt istorii sostojanija gorodskih obyvatelej pri Petre Velikom* [Essai d'histoire sur l'état des habitants des villes sous Pierre le Grand], SPb., 1868.

65. Ivan Ivanovič Ditjatin, *Ustrojstvo i upravlenie gorodov Rossii* [L'organisation et l'administration des villes de Russie], tome 1 : *Goroda Rossii v XVIII stoletii* [Les villes de Russie au XVIIIe siècle], SPb., 1875.

66. I.I. Ditjatin, *Gorodskoe samoupravlenie v Rossii* [Le *self-government* urbain en Russie], Jaroslavl', 1877 (il s'agit en fait du second volume de l'œuvre précédente).

67. A.A. Kizevetter, *Posadskaja obščina v Rossii v XVIII stoletii* [La communauté urbaine en Russie au XVIIIe siècle], M., 1903.

68. A.A. Kizevetter, *Gorodovoe položenie Ekateriny II* [Le statut des villes de Catherine II], M., 1909.

69. A.A. Kizevetter, *Mestnoe samoupravlenie v Rossii, IX-XIX vv., istoričeskij ocerk* [Le *self-government* local en Russie du IXe au XIXe siècle : essai historique], M., 1910 (2e éd., M.,

1917). On peut y ajouter quelques autres écrits, regroupés dans le recueil, du même auteur, *Istoričeskie očerki*, M., 1912.

70. *Sbornik Imperatorskogo Russkogo istoričeskogo obščestva*, vol. 107, SPb., 1900.

71. M.M. Bogoslovskij, *Petr I. Materialy dlja biografii* [Pierre I er. Matériaux pour une biographie], vol. 3, M., 1946. Bogoslovskij commença à y travailler pendant la Première Guerre mondiale, et c'est pourquoi nous le mentionnons. L'ouvrage fut publié à titre posthume ; il resta inachevé et ne permet pas de définir la position de son auteur sur les problématiques débattues ici.

72. Au sujet de ce mouvement de municipalisation, bien connu en Russie qui suivait la même évolution, voir, par exemple, l'ouvrage de G. Montemartini, *Municipalizzazione dei publici servigi*, Milan : Societa editrice libraria, 1902.

73. Kizevetter, *Mestnoe samoupravlenie v Rossii*, p. 154-155. Il faut préciser que cet ouvrage traitait aussi bien, et même plus, des *zemstva* que des municipalités.

74. *Reč', proiznesennaja glasnym V.I. Ger'e 21-go aprelja v toržestvennom zasedanii Moskovskoj gorodskoj Dumy po slučaju stoletnego jubileja gramoty, žalovannoj imperatriceju Ekaterinoj Velikoj na prava i vygody gorodam Rossijskoj Imperii* [Discours prononcé le 21 avril par le député V.I. Ger'e à la séance solennelle de la Duma municipale de Moscou à l'occasion du centième anniversaire de la charte octroyée par l'impératrice Catherine la Grande concernant les droits et les privilèges des villes de l'empire de Russie), M. : Gorodskaja tipografija, 1885, citation p. 34.

75. K.A. Pažitnov, « Gorodskoe i zemskoe samoupravlenie [Le *self-government* des provinces et des villes] », in *Velikie reformy šestidesjatyh godov* [Les Grandes Réformes des années soixante], vol. 4, M., 1913, p. 19.

76. M.N. Pokrovskij, *Russkaja istorija s drevnejših vremen* [L'histoire russe depuis les temps anciens], in *Izbrannye proizvedenija* [Œuvres choisies], vol. 1, M. : Mysl', 1966.

77. N.A. Rožkov, *Russkaja isorija v sravnitel'no-istoričeskom osveščenii (osnovy social'noi dinamiki)* [L'histoire russe sous l'éclairage historique comparatif (fondements d'une dynamique sociale)], vol. 2, *Feodalizm*, Kniga, Petrograd – M., 1922, p. 311.

78. Il est hors de question ici de dresser un inventaire de ces textes. Ils étaient fréquemment publiés dans les « épaisses » revues « généralistes » ou plus spécialisées comme *Juridičeskij vestnik* [Le Messager juridique]. Il faut mentionner à part un recueil d'articles d'Ivan I. Ditjatin consacré à l'histoire même de la réforme de 1870 : *K istorii gorodskogo položenija 1870 g.* [Contribution à l'histoire du statut des villes de 1870], M., 1885. L'ouvrage fut également publié pour le 100e anniversaire de la Charte des villes.

79. Aleksandr I. Vasil'čikov, *O samoupravlenii : Sravnitel'nyj obzor russkih i inostrannyh zemskih i obščestvennyh učreždenij* [Le *self-government* : Revue comparée des institutions publiques et locales russes et étrangères], 3 vol., SPb., 1869-1871 ; P. : Mullov, *Istoričeskoe obozrenie pravitel'stvennyh mer po ustrojstvu gorodskogo obščestvennogo upravlenija* [Revue historique des mesures gouvernementales dans l'organisation de l'administration publique municipale], SPb., 1864 ; N. Vtorov, *Sravnitel'noe obozrenie municipal'nyh učreždenij (Francii, Bel'gii, Italii, Avstrii i Prussii s prisovokupleniem očerka mestnogo samoupravlenija v Anglii)* [Revue comparée des institutions municipales de France, Belgique, Italie, Autriche, Prusse avec en annexe un essai sur le *self-government* local en Angleterre], SPb., 1864 (il s'agit d'un des volumes des matériaux préparatoires qui servirent à la réforme de 1870 : *Materialy dlja sostavlenija predloženij ob ulučšenii obščestvennogo upravlenija v gorodah*) ; Dmitrij D. Semenov, *Gorodskoe samoupravlenie :*

Očerki i opyty [Le *self-government* urbain : Essais et expériences], SPb., 1901 ; A.G. Mihajlovskij, *Reforma gorodskogo samoupravlenija v Rossii* [La réforme du *self-government* urbain en Russie], M. : Pol'za, 1908.

80. Aleksandr A. Kizevetter, *Na rubeže dvuh stoletij* [À la charnière des deux siècles], Prague, 1929, p. 268. Il prend les exemples de Taine et de Fustel de Coulanges en tant que continuateurs, comme lui, de Guizot. Il cite aussi, dans le même groupe des « disciples » libéraux, Anatole Leroy-Beaulieu et Donald Mackenzie Wallace.

81. B.N. Čičerin, *Vospominanija : Zemstvo i gorodskaja duma* [Mémoires : le *zemstvo* et la *duma* municipale], M. : Sever, 1934, p. 259.

82. P.N. Miljukov, *Očerki po istorii russkoj kul'tury* [Essais sur l'histoire de la culture russe], 4 vol., M., 1896. L'histoire des villes et des classes urbaines est traitée dans le premier volume, chapitre 4, section II. Nous citerons cet ouvrage d'après la 4e éd., SPb., 1900.

83. Comme on l'a vu, Guizot est traduit à plusieurs reprises, surtout à partir de 1897. Augustin Thierry est traduit pour la première fois : *Istorija proishoždenija i uspehov tret'ego soslovija vo Francii* [Histoire de l'origine et des succès du tiers état en France], traduction et préface de Robert Ju. Vipper, M. : impr. I.A. Balandin, 1899, puis *Istorija vozniknovenija i razvitija tret'ego soslovija* [Histoire de la naissance et du développement du tiers état en France], Kiev – Kharkov : éd. F.A. Joganson, 1900, puis M., 1909. Notons que le terme de « municipalité » est traduit par *gorodskaja duma* dans la première édition. Second ouvrage : *Gorodskie kommuny vo Francii v srednie veka* [Les communes urbaines en France au Moyen Âge), traduit par G.A. Lučickij, préf. de N.I. Kareev, SPb. : Al'tšuler, 1901 : il s'agit de la seconde moitié des *Lettres sur l'Histoire de France*. À noter que Lučickij et Kareev (surtout le second) furent des historiens libéraux notoires. *La Conquête de l'Angleterre par les Normands* fut également traduite et publiée à trois reprises, en 1897, en 1900 et en 1904. Les deux historiens français paraissent toujours en très bonne place dans les cours d'histoire de l'Europe délivrés par les professeurs russes.

84. P. N. Miljukov, *Vospominanija* [Mémoires], vol. 1, M. : Sovremennik, 1990, p. 178.

85. Comme le montre Terence Emmons dans « The problem of Russia and the West in Russian historiography (with special reference to M.I. Rostovtsev and P.N. Miliukov) », in Evtukhov, Kotkin, éds., *The cultural gradient*, p. 95-108, la dernière version des *Očerki*, écrite dans l'émigration, était moins pessimiste : Miljukov considérait désormais l'histoire russe plutôt en termes de retard, et non plus comme une voie différente de l'Europe.

86. *Očerki po istorii russkoj kul'tury*, vol. 1, p. 202.

87. *Mestnoe samoupravlenie v Rossii, IX-XIX vv.*, p. 153.

88. A.A. Kizevetter, *Istorija Rossii v XIX veke* [Histoire de la Russie au XIXe siècle], 1ère partie, M., 1916, p. 153.

89. L'historien Vladimir I. Pičeta ne commet pas le même « oubli » dans son bref article consacré à la réforme de 1870 dans *Tri veka*, vol. 6, M. : éd. Sytin, 1913, p. 173-179 ; voir la page 176, à propos de l'exclusion des locataires : il s'agit des professions libérales, des travailleurs intellectuels, des fonctionnaires et des ouvriers. Par ailleurs, il est intéressant de noter comment l'historien moscovite Robert Ju. Vipper, dans sa préface à l'*Histoire de l'origine et des succès du Tiers Etat en France* d'Augustin Thierry, reproche à Thierry d'« oublier » la classe ouvrière dans la genèse du tiers état. Parallèlement à cette critique, Vipper « tire » visiblement Thierry vers le social et, que ce soit dans sa

traduction ou dans sa préface, il s'intéresse aux communes en tant qu'ensembles sociaux en lutte pour leurs franchises, occultant en quelque sorte les institutions municipales.

90. La réforme municipale du baron Heinrich-Friedrich Stein de 1809-1810 fut souvent citée en Russie comme un exemple à la fois heureux dans les intentions et malheureux dans les applications lointaines, d'une législation « libérale ». Voir, par exemple, un article signé S., publié dans *Vestnik Evropy*, juin 1909 et intitulé « Sto let. Pis'mo iz Berlina [Cent ans. Lettre de Berlin] », consacré au centenaire de la réforme et qui peut aussi être lu entièrement, selon nous, comme un commentaire de l'histoire russe.

91. I.I. Ditjatin, *Naše gorodskoe samoupravlenie* [Notre *self-government* urbain], Jaroslavl', 1876, p. 50-51. Il s'agit d'un discours prononcé au Lycée Demidov où il enseignait.

92. Voir, par exemple, l'article de Dmitrij Smirnov, « Rasširenie gorodskogo predstavitel'stva. Istoričeskij očerk [L'élargissement de la représentation urbaine. Essai d'histoire] », *Russkaja mysl'*, octobre 1897, p. 29.

RÉSUMÉS

Résumé

L'article porte sur les façons dont l'historiographie russe, depuis Karamzin jusqu'à Pokrovskij, a rendu compte de l'histoire des villes russes au regard de celle des villes de l'Europe occidentale : il apparaît, en effet, que celles-ci devinrent une référence fréquente de cette historiographie, particulièrement lorsqu'il s'agissait de la période « libre » de Novgorod et de Pskov, mais aussi lorsque des historiens entreprirent d'étudier l'histoire des institutions municipales mises en place par Pierre le Grand, puis (surtout) Catherine II. La question des spécificités russes dans l'histoire des villes, celle des franchises urbaines furent ainsi traitées par référence, souvent explicite, aux historiens occidentaux de la période romantique qui avaient développé cette problématique. L'article propose enfin une périodisation de cette historiographie des villes russes qui, à bien des égards, répondait à une actualité politique.

Abstract

The article describes how Russian historiography – from Karamzin to Pokrovskii – gave account of the history of Russian towns by referring to that of West European towns: as it turns out, the latter became a frequent point of reference for Russian historiography, particularly when it dealt with the "free" period of Novgorod and Pskov. That was also the case when historians started studying the history of municipal institutions installed by Peter the Great and – to a larger extent – Catherine II. Specific Russian features in the history of towns and urban franchises were often addressed by explicit reference to the Western historians of the Romantic era who had developed this area of research. Last, the article sketches a periodization of the historiography of Russian towns – a historiography which in many respects responded to the current political developments of the time.

AUTEUR

WLADIMIR BERELOWITCH

Centre d'études russes, caucasiennes et centre européennes, EHESS, Paris, Université de Genève